

Journal of French Language Studies

<http://journals.cambridge.org/JFL>

Additional services for *Journal of French Language Studies*:

Email alerts: [Click here](#)

Subscriptions: [Click here](#)

Commercial reprints: [Click here](#)

Terms of use : [Click here](#)



La notion d'oubli associée aux questions: étude de 'déjà' mémoriel

DENIS APOTHÉLOZ

Journal of French Language Studies / Volume 25 / Issue 03 / November 2015, pp 297 - 315
DOI: 10.1017/S095926951400012X, Published online: 07 May 2014

Link to this article: http://journals.cambridge.org/abstract_S095926951400012X

How to cite this article:

DENIS APOTHÉLOZ (2015). La notion d'oubli associée aux questions: étude de 'déjà' mémoriel. Journal of French Language Studies, 25, pp 297-315 doi:10.1017/S095926951400012X

Request Permissions : [Click here](#)

La notion d'oubli associée aux questions: étude de 'déjà' mémoriel¹

DENIS APOTHÉLOZ

Université de Lorraine, Laboratoire ATILF (CNRS et UL)

(Received March 2013; revised September 2013)

RÉSUMÉ

Cet article étudie un emploi de l'adverbe *déjà* qu'on rencontre exclusivement dans les questions. Cet emploi peut être illustré par l'exemple prototypique: *Quel est son nom, déjà?* Deux problèmes sont abordés: d'une part, le rapport complexe que cet emploi mémoriel de *déjà* entretient avec les questions; d'autre part, les conséquences socio-interactionnelles que produit l'indication d'oubli à laquelle il est associé. On montre notamment que les questions marquées ainsi portent prioritairement sur l'oubli de formes linguistiques (noms propres et expressions). On formule par ailleurs une hypothèse rendant compte du fait que *déjà* mémoriel marque une forte prédilection pour les questions ouvertes (partielles), au détriment des questions fermées (totales). L'article aborde également les rendements socio-interactionnels de cet adverbe et distingue trois circonstances d'emploi. Cette distinction est fondée sur les présomptions habituellement associées aux questions, en particulier celles commentées par *déjà* mémoriel.

I. INTRODUCTION

L'emploi de l'adverbe *déjà* examiné dans cet article a été repéré depuis longtemps et a reçu diverses appellations: *déjà* exprimant le savoir dégénéré (Franckel, 1989), *déjà* d'oubli (Paillard, 1992, s.d.), *déjà* interactionnel (Hansen, 2000), *déjà* signalant une demande de rappel d'information (Välikangas, 2004), *déjà* mémoriel (Apothéloz et Nowakowska, 2011), pour n'en citer que quelques-unes. A l'exception de l'article de Välikangas (2004), cet emploi n'a donné lieu, à notre connaissance, à aucune étude monographique. Il est pourtant régulièrement mentionné dans la plupart des travaux (sémantiques, pragmatiques, typologiques, diachroniques), aujourd'hui relativement nombreux, qui ont été consacrés à l'adverbe *déjà*. Ces travaux donnent généralement de cet emploi une description relativement succincte, visant principalement à le distinguer des autres emplois de cet adverbe.

¹ Je remercie M. Nowakowska (Université Pédagogique de Cracovie) qui a lu des versions antérieures de cet article et m'a permis d'en améliorer très sensiblement la clarté. Merci également aux relecteurs du *JFLS* pour la pertinence de leurs remarques.

Nous appellerons désormais cet emploi ‘*déjà* mémoriel’. Pour l’essentiel, deux problèmes seront abordés dans cet article: le premier concerne la relation que *déjà* mémoriel entretient avec les questions, en particulier la réticence qu’il paraît marquer pour les questions fermées (totales), et la prédilection qu’il manifeste pour les questions ouvertes (partielles) et alternatives (disjonctives); le second problème concerne ses implications pragmatiques, plus particulièrement socio-interactionnelles.

2. DÉJÀ MÉMORIEL: DÉFINITION GÉNÉRALE

On conviendra d’appeler ‘mémoriel’ l’effet sémantique auquel est associé l’adverbe *déjà* dans des questions comme les suivantes:

- (1) Vous souhaitez que j’abrège, monsieur le juge? Que je revienne à mon histoire?
Nous en étions où, **déjà**? (Salvayre, 1995, F²)
- (2) – [...] comment tu l’appelles, **déjà**?
– Quoi?
– Le champignon, là, le machin qu’ils m’ont trouvé dans le poumon...
L’asperge?
– L’*aspergillus*... (Winckler, 1998, F)
- (3) – Vous rencontrez quand votre femme à Londres, **déjà**?
– Printemps 1969. (Sollers, 1993, F)
- (4) – Lequel **déjà** tu avais choisi? demanda-t-elle. (Benoziglio, 1989, F)

Dans chacune de ces formulations, l’adverbe indique que l’information demandée a été connue de l’énonciateur de la question mais qu’elle a été (momentanément, inopinément) oubliée. Selon Välikangas (2004: 424), on trouve des attestations de cet emploi dès le XVII^e s.

Il est intéressant de noter que dans certaines variétés de français, *déjà* mémoriel présente plusieurs variantes formelles. Nous en mentionnerons deux. La première est l’attelage adverbial *déjà plus*, qu’on rencontre notamment en Suisse romande:

- (5) c’est quoi **déjà plus** la touche pour “libérer” la souris et pouvoir cliquer librement ou on veut? (Forum internet, 2010)
- (6) Sophie et Gégé vous venez quand **déjà plus**? Le 7 ou le 9? (Forum internet, 2010)

La seconde est l’adverbe *encore*, qui paraît lui aussi fonctionnellement identique à *déjà* mémoriel, mais dans le français parlé en Belgique. Cet emploi de *encore* est

² Les exemples marqués ‘F’ ont été trouvés grâce à la base de données de textes français FRANTEXT, hébergée au laboratoire ATILF à Nancy (<http://www.atilf.fr>). Les exemples non référencés ont été forgés pour les besoins de l’exposé. FRANTEXT comporte actuellement (2013) plus de 4500 textes, littéraires, philosophiques, techniques et scientifiques, allant de 1180 à 2011.

généralement décrit comme un calque de l'allemand, car dans cette langue on trouve un emploi identique de *noch* (*encore*).³

- (7) Cet atoll maudit, comment s'appelle-t-il **encore**, Bikini? (Cité par Grevisse, 1988, § 920)
- (8) A part eux deux, nous ne voyons personne d'autre et nous nous sommes demandés que devenait le premier ministre rwandais en poste depuis plusieurs mois. Au fait comment s'appelle-t-il **encore**? (*Les Nouvelles de Kigali à Bruxelles NKB*, journal internet)

La plupart des auteurs ont noté que *déjà* mémoriel est généralement postposé à la question, comme dans (1)–(3). Il en va évidemment de même de ses variantes formelles. Il a alors un statut d'élément parenthétique final. Prosodiquement, c'est donc un 'appendice' au sens de Mertens (1990). Il peut également être interne à la question, comme dans (4), auquel cas il est placé après le mot interrogatif mais conserve son caractère parenthétique. Ce statut parenthétique est souvent marqué, à l'écrit, par une virgule, mais force est de constater que les pratiques de ponctuation sont à cet égard extrêmement variables. Ce statut fait que son incidence est typiquement méta-énonciative (cf. *Pourquoi est-il parti, déjà? vs Pourquoi est-il déjà parti?*). Il fonctionne donc à la manière d'un commentaire de l'énonciation même de la question, comme l'a noté Välikangas (1982). C'est précisément ce statut qui lui permet de signifier, ou de suggérer, que l'information demandée a été antérieurement connue de l'énonciateur.

On sait que *déjà* peut être associé à une grande diversité d'effets sémantiques. Compte tenu de leur caractère parfois difficile à définir et à discriminer, leur liste est difficile à établir, d'autant qu'elle varie selon l'aire géographique prise en considération. Les exemples ci-dessous suffisent cependant pour se faire une idée de la complexité du fonctionnement de cet adverbe. Il apparaît très clairement que l'effet sémantique auquel *déjà* est associé dans (1)–(4) diffère de celui qu'on observe dans (9)–(16). Les appellations utilisées ici reprennent celles d'Apothéloz et Nowakowska (2011 et 2013):⁴

³ De même, il semble que ce soit la proximité géographique qui explique qu'en italien du Piedmont, *già* ait le même emploi mémoriel que *déjà* (Squartini, à par.).

⁴ Pour des travaux à orientation typologique, voir notamment Muller (1975), Hoepelman et Rohrer (1980), Martin (1980), Välikangas (1982), Fuchs (1988), Franckel (1989, 1990), Paillard (1992, s.d.), Nøjgaard (1992–95), Hansen (2000, 2002, 2008), Tahara (2006), Buchi (2007), Métrich *et al.* (à par.), Morency (2009), Apothéloz et Nowakowska (2013). Voir également König (1977) et Métrich *et al.* (à par.) pour l'allemand *schon*, van der Auwera (1993) et Michaelis (1996) pour l'anglais *already*, Squartini (2013) pour l'italien *già*, et Nowakowska et Apothéloz (2011) pour le polonais *już*. Il ne nous paraît pas utile, dans le cadre de cet article, d'indiquer ou de discuter les diverses appellations que ces emplois ont reçues, selon la perspective adoptée, la propriété retenue, le cadre théorique, etc. Il est intéressant, en revanche, d'indiquer que l'emploi mémoriel est décrit par plusieurs auteurs comme 'dérivé' de l'emploi de survenance précoce. Ainsi, Fónagy (1982: 68) décrit les questions commentées par *déjà* mémoriel comme des formulations associées à un énoncé implicite comportant un emploi de survenance précoce de *déjà* (du type "j'ai déjà oublié"); cet 'énoncé latent', selon Fónagy, n'est plus accessible à l'analyse consciente. Hansen (2000:

De survenance précoce

- (9) Tu pars **déjà**, toi aussi? (Lang, 2001)

Occurrentiel-factuel

- (10) Elle allait et venait par la chambre, faisant les gestes de remettre en ordre des objets **déjà** parfaitement rangés, se réfugiant dans l'activité pour déguiser son émotion. (du Maurier, 1957, trad. fr.)

Existentiel (i.e. associé à un parfait existentiel au sens de McCawley, 1971)

- (11) Dis, Boris, tu as **déjà** volé des livres? (Schreiber, 1996)

Justificatif

- (12) C. Allègre ne maîtrisant **déjà** pas l'acronyme G.I.E.C., faut-il porter attention au reste de son ouvrage? (Titre de rubrique, journal Internet, 2010)

De non-nouveauté (répétition ou continuation)

- (13) Je ne suis pas un sportif, je te l'ai **déjà** dit. (Pontalis, 2002, F)

Catégoriel

- (14) Ce n'est pas une colline, c'est **déjà** une montagne. (d'apr. König, 1977: 178)

De minimisation

- (15) Il faut vivre et pas tout mettre en stand by! Et si bébé arrive vite vite on trouvera **déjà** bien une solution pour gérer ça! (Forum internet, 2010)

De première action

- (16) Excédé, le colonel tira de sa poche une paire de menottes qu'il posa près des huîtres. Prenez **déjà** ça. Puis il fouilla dans ses vêtements [...]. (Echenoz, 1989)

Afin d'éviter tout malentendu, précisons que le qualificatif de 'mémoriel' donné à l'adverbe dans les exemples (1)–(4) n'implique pas que cet adverbe ait un 'sens' mémoriel ou un 'sens' d'oubli. De même, dans la liste ci-dessus, 'existentiel' par exemple n'implique pas que l'adverbe ait un sens existentiel, etc. En d'autres termes, le fait de constater la présence de ces différents effets sémantiques n'implique pas, de notre point de vue, que *déjà* soit polysémique. Dans Apothéloz et Nowakowska (2013), nous avons montré tout l'intérêt qu'il y a à considérer, tout au contraire, que *déjà* est un marqueur fondamentalement monosémique. Il n'est pas possible dans l'espace du présent article d'aborder cette question, qui est éminemment complexe mais qui, en dépit de son importance théorique, n'intervient pas de façon centrale dans les problèmes examinés ici. Cependant c'est bien pour cette raison que nous utilisons, comme le fait également Martin (1980), l'expression volontairement neutre d'effets pour désigner les diverses conséquences sémantiques auxquelles notre adverbe peut être associé. Et c'est pour la même raison, nous semble-t-il,

173) paraît suivre une démarche analogue lorsqu'elle propose, pour ces questions, la glose "je pose déjà la question".

que Franckel (1989: 258) évite de parler de 'sens de *déjà*', préférant l'expression beaucoup plus neutre de 'valeurs associables à *déjà*'.

3. DÉJÀ MÉMORIEL ET LES QUESTIONS

Nous allons maintenant examiner deux problèmes relatifs aux rapports qu'entretient *déjà* avec les questions. Le premier est à la fois sémantique et pragmatique: il concerne le contenu des questions où figure *déjà* mémoriel, ainsi que leur type sémantique et pragmatique. Nous tenterons en particulier d'apporter une réponse à l'observation, faite par de nombreux auteurs, suivant laquelle *déjà* mémoriel marque une forte prédilection pour les questions ouvertes. Le second problème concerne les implications socio-pragmatiques et socio-interactionnelles des questions commentées par *déjà* marqueur de la signification d'oubli.

3.1 *Contenus des questions*

Il est frappant de constater qu'une proportion importante de questions comportant *déjà* mémoriel, soit portent sur un nom propre, soit interviennent à l'occasion de la recherche d'un lexème⁵ – du moins si on se fonde sur un corpus écrit. Pour évaluer ce phénomène nous avons procédé comme suit. Nous avons interrogé la base de données textuelles FRANTEXT (cf. note 2), en recherchant la séquence 'déjà?' (*déjà* suivi d'un point d'interrogation) dans tous les textes de cette base pour la période 1900–2008, ce qui représente 123'000'000 mots (sondage fait en 2011). Résultat: cette séquence apparaît 447 fois. De ces 447 occurrences de *déjà*, 129 comportent l'interprétation mémorielle qui nous intéresse. Sur ces 129 exemples, 44 figurent dans des questions portant sur un nom propre, et 25 dans des questions indiquant que le locuteur cherche un nom ou une expression, par exemple dans le cas du phénomène du 'mot sur le bout de la langue' (Squartini, à par.). Au total, donc, 53% des *déjà* mémoriels issus de cette manipulation interviennent dans des questions portant sur le rappel d'un nom propre, d'un nom commun ou d'une expression. D'où le fait que des formulations comme *comment s'appelle-t-il déjà?*, *c'est comment son nom déjà?*, *Madame comment déjà?*, *comment est-ce qu'il a dit déjà?*, etc., soient ressenties comme particulièrement prototypiques de cet emploi de *déjà*. Voici quelques exemples tirés de notre corpus, illustrant ces deux cas de figure:

- (17) [. . .] le copain qui s'était fait massacrer par les C.R.S., un gars de chez vous, il s'appelait comment **déjà?** (Chabrol, 1977, F)
- (18) Vous êtes le comte comment **déjà?** (Modiano, 1975, F)
- (19) Enfin tu as, bien sûr, comme tout le monde en mémoire la Préface de 1682. De qui est-elle, **déjà?** (Mauriac, 1961, F)

⁵ Recherche effective ou recherche simulée, comme on aura l'occasion de le voir dans la section 4.

- (20) Comment les appelle-t-on **déjà**? Quelque chose comme V.S.O.P. Non. V.I.P. C'est ça: Vip. Il faisait la queue derrière une vip qui voulait tout savoir. (Benoziglio, 1974, F)
- (21) Tout le monde regardait Boulette qui, rouge de fierté, en revenait pas de cette – comment on dit **déjà**? – réhabilitation inespérée. (Seguin, 1990, F)
- (22) – Quelle est la formule de Pascal, **déjà**?
– « Scandale pour les Juifs, folie pour les Grecs. » (Sollers, 1993, F)

Ces faits indiquent qu'il existe une certaine affinité entre *déjà* mémoriel et l'activité métalinguistique, spécialement la recherche lexicale et ce que Blanche-Benveniste *et al.* (1990) appellent le 'travail de dénomination'.

3.2 Types pragmatiques de questions

Étant donné que *déjà* mémoriel indique l'oubli dans le contexte d'une question, on ne peut pas le rencontrer dans les questions qui ne sont que l'expression littérale d'un autre acte langagier, notamment d'une requête indirecte. Il en résulte par exemple que des formulations comme (23), par ailleurs tout à fait plausibles, ne sont pas compatibles avec l'interprétation mémorielle.

- (23) Pourriez-vous m'indiquer votre nom, *déjà*?
Auriez-vous l'amabilité de m'indiquer votre âge, *déjà*?

De façon générale, toute demande d'information formulée autrement que de façon directe et au moyen d'une question est également incompatible avec une lecture mémorielle de *déjà*. Tel est le cas des exemples (24).

- (24) J'ai oublié votre nom, *déjà*?
Vous ne m'avez pas encore indiqué votre âge, *déjà*?

En revanche, la formulation de ces mêmes requêtes sous la forme de questions ouvertes accepte sans difficulté cette interprétation mémorielle:

- (25) Quel est votre nom, *déjà*?
Quel âge avez-vous, *déjà*?

Par ailleurs, *déjà* mémoriel n'est pas sensible au paramètre 'rhétorique' des questions. On entend par là qu'il s'accommode aussi bien des questions qui sont de vraies demandes d'information, que des questions visant à signifier l'incertitude, des questions 'rhétoriques', 'délibératives', etc.

- (26) « Joëlle Cabarus a une sorte de dignité, parce qu'elle sait se taire. Une femme de silence. » Qui disait cela, **déjà**? Cette impossible Marie-Paule Longueville, bien sûr. (Kristeva, 1990, F)
- (27) Où est le produit, **déjà**? Oui, dans l'armoire. (Sollers, 1987, F)
- (28) Ces malheureux croient que je me suis trouvé en face de M. Mitterrand, de M. . . comment, **déjà**? Poher. (Malraux, 1976, F)
- (29) Et la grand-mère Grangeon quand est-elle morte **déjà**? 92 ou 93. Je ne sais même plus. Elle était si âgée. (Mauriac, 1961, F)

3.3 Questions ouvertes et questions-offres

Certaines questions (apparemment) ouvertes sont toutefois incompatibles avec *déjà* mémoriel. Soient les exemples suivants:

(30) Qui veut du café?

(31) Qui a demandé du café?

La question (30) peut être formulée dans au moins deux contextes pragmatiques différents:

- (i) Dans le premier, elle présuppose que quelqu'un veut du café. *Mutatis mutandis* elle a alors la même structure présuppositionnelle que (31).
- (ii) Dans le second contexte, elle est énoncée avec la valeur d'une offre et ne comporte pas le présupposé mentionné ci-dessus.

La différence, assez subtile, apparaît clairement dans le type de formulation attendue comme réponse. Appelons 'question pure' l'interprétation (i) et 'question-offre' l'interprétation (ii). La réponse à (30) interprétée comme question pure peut consister en la simple désignation d'une personne (*moi*), mais elle peut aussi prendre la forme *c'est* + identifieur (*c'est moi*) ou la forme d'une phrase clivée (*c'est moi qui veux du café*). Or, ces deux dernières formulations, précisément en raison du type de présupposé qu'elles véhiculent, sont impossibles comme réponses à (30) interprétée comme question-offre. On le voit clairement en prenant comme exemple de question pure *Qui a demandé du café?* – formulation qui ne peut être interprétée que comme question pure (N.B. le signe '#' indique que l'enchaînement est possible, mais pas dans l'interprétation de question-offre envisagée ici):

(30') – Qui veut du café?

– Moi. / # C'est moi. / # C'est moi qui veux du café.

(31') – Qui a demandé du café?

– Moi. / C'est moi. / C'est moi qui ai demandé du café.

Cette différence a des conséquences pour l'adverbe *déjà*. On constate en effet que *déjà* mémoriel est parfaitement compatible avec *Qui veut du café?*, mais seulement quand cette question est interprétée comme question pure. Il est par ailleurs parfaitement compatible avec (31). L'explication est la suivante: la fonction de *déjà* analysée ici est d'indiquer qu'il y a eu oubli. Or, (30) interprétée comme question-offre ne présupposant pas que quelqu'un veut du café, on ne voit pas comment l'identité de ce 'quelqu'un' pourrait être déclarée oubliée. *Déjà* mémoriel produirait ici un énoncé pragmatiquement inadéquat. En revanche, il produit un énoncé tout à fait plausible avec (30) interprétée comme question pure, ainsi qu'avec (31).

Il est intéressant d'observer que la question (30) interprétée comme question-offre pourrait être formulée, avec une signification pratiquement équivalente, sous la forme d'une question fermée comme: *Est-ce que quelqu'un veut du café?* Pour cette raison, Lambrecht (1994) analyse (30) question-offre comme une sorte de raccourci verbal valant pour une formulation plus complexe comportant une question fermée (quelque chose du type: *Est-ce que quelqu'un veut du café, et, si oui, qui?*). Il note par ailleurs que, du point de vue de la structure informationnelle, (30) question pure

ainsi que (31) sont des énoncés à argument focalisé ('argument-focus sentence'); ce qui n'est pas le cas de (30) question-offre. C'est précisément cette focalisation qui est prorogée dans la réponse (clivée), et qui fait que cette dernière est tantôt adéquate tantôt inadéquate à la question posée.

3.4 Questions ouvertes, fermées, alternatives

Selon plusieurs auteurs (e.g. Paillard, s.d.; Buchi, 2007), *déjà* mémoriel ne se rencontre que dans les questions ouvertes (partielles). Nos propres données à la fois confirment et nuancent cette affirmation. Si on considère les questions alternatives comme des variantes de questions fermées (elles sont parfois décrites comme des doubles questions fermées), nos données indiquent que 96% des *déjà* mémoriels sont associés à des questions ouvertes. Il semble donc que les questions fermées (totales) et alternatives ne manifestent pas une incompatibilité absolue avec *déjà* mémoriel. Examinons les exemples suivants:

- (32) Lu hier le stupéfiant *Vautrin* de Balzac. L'avais-je lu **déjà**? Mais alors, de quel œil distrait, pour ne point encore m'être rendu compte que c'est là, bien plus encore que dans le *Père Goriot* ou dans les *Illusions*, que [...] (Gide, *Journal*, F)
- (33) – Donc, le petit part en classe de neige . . .
– Oui! Je t'en ai parlé, **déjà**? Ah oui, à l'instant, c'est vrai, je ne sais plus où j'ai la tête . . . (Winckler, 1968, F)

Dans le premier extrait, et en dépit de l'absence de virgule, rien ne s'oppose à ce que l'adverbe soit interprété comme mémoriel, avec le statut de commentaire méta-énonciatif caractéristique de cet emploi. Même constat pour le second extrait, où, immédiatement après la question, le phénomène de l'oubli passager est même évoqué de façon explicite. Il est intéressant de noter, cependant, que dans ces exemples, *déjà* admet en réalité deux lectures au moins. L'une d'elles est la lecture occurrence-factuelle (selon la terminologie introduite dans la section 2). Nous désignons par cette expression un énoncé qui s'inscrit dans un contexte où l'enjeu est de savoir si la situation désignée est ou non advenue. Quand l'énoncé est assertif, c'est précisément l'advenue qui est assertée; quand l'énoncé est interrogatif, la question porte sur cette même advenue.⁶ Prenons l'exemple (33). Ces deux lectures peuvent être décrites comme suit:

- Lecture occurrence-factuelle: la question porte seulement sur le fait de savoir si la situation 'moi t'en avoir parlé' est advenue ou non. On notera que dans cette lecture, la présence de *déjà* n'est pas indispensable; l'adverbe pourrait être supprimé. Sa présence ne fait en réalité que renforcer la signification d'advenue.

⁶ Franckel (1989: 268) glose cette lecture, dans sa forme assertive, par les formulations: 'ce qui est fait n'est plus à faire, ce qui est obtenu n'est plus à obtenir'. S'agissant de *already* anglais, Michaelis (1996) parle quant à elle de 'priority to process'. Cet emploi de *déjà*, qui n'est pas spécifiquement temporel, est souvent confondu avec l'emploi de survenance précoce qui est, lui, spécifiquement temporel.

Cette facultativité de *déjà* s'observe également dans le cas des emplois existentiels, comme cela a été montré dans Apothéloz (2012). Une question comme *est-ce que vous avez été à plus de 4000m d'altitude?* peut fort bien être produite pour signifier *est-ce que vous avez déjà été à plus de 4000m d'altitude?*

- Lecture mémorielle: la question porte également sur le fait de savoir si la situation 'moi t'en avoir parlé' est advenue ou non. Mais elle est assortie d'un méta-commentaire signifiant que le locuteur connaissait antérieurement la réponse à cette question. L'adverbe étant responsable de cette lecture, il n'est pas possible ici de l'enlever sans faire disparaître l'indication explicite d'oubli qu'il produit.

Les deux gloses suivantes donnent une idée de ces deux lectures:

- (33a) Est-ce que la situation 'moi t'en avoir parlé' est ou non advenue?
- (33b) Je ne me rappelle plus si la situation 'moi t'en avoir parlé' est ou non advenue.

Les questions alternatives peuvent être analysées soit comme doubles questions fermées, soit comme des questions ouvertes restreintes, i.e. dont le paradigme des réponses attendues est restreint à celles que l'énonciateur fournit dans sa question. Toutefois, confrontées à *déjà* mémoriel, elles semblent se comporter comme des questions fermées: d'une part, elles sont extrêmement rares; d'autre part, plusieurs d'entre elles admettent une (au moins) autre interprétation de l'adverbe, ce qui rend leur comptage incertain. Au total, nos données nous fournissent moins d'une dizaine d'occurrences de questions fermées ou alternatives associées à *déjà* mémoriel. Voici deux exemples de questions alternatives:

- (34) Térésa, en repartant avec ses malles jusqu'au bateau de Saint-Malo (à voiles, ou à vapeur **déjà?**) avait chargé un émissaire de confiance d'approcher Arthur [...] (Ollivier, 1982, F)
- (35) Est-ce il y a une semaine que Sadok est venu me voir à la pause de trois heures, ou bien deux semaines **déjà?** (Linhart, 1978, F)

Comme dans le cas précédent, ces formulations admettent une autre lecture: *déjà* pourrait y être interprété comme produisant la valeur de survenance précoce – lecture peut-être même plus vraisemblable, concernant (35), que la lecture mémorielle. Dans le cas de (34), cette lecture s'appuierait sur le savoir partagé (le fait que, en tant que techniques, la vapeur a succédé dans le temps à la voile); dans le cas de (35), elle s'appuierait sur un stéréotype de la perception du temps, à savoir qu'il 'passe vite'. Pour ce dernier exemple, les gloses des lectures 'mémorielle' et 'de survenance précoce' sont respectivement les suivantes:

- (35a) Je ne me rappelle plus depuis combien de temps Sadok est venu me voir à la pause de trois heures: une semaine ou deux semaines?
- (35b) Est-ce qu'il y aurait déjà deux semaines que Sadok est venu me voir à la pause de trois heures?

Quoi qu'il en soit de l'interprétation de ces exemples, le différentiel de compatibilité est si grand entre questions ouvertes et questions fermées relativement à *déjà* mémoriel, qu'il mérite qu'on s'y arrête un instant et qu'on essaie de

l'expliquer. Qu'est-ce qui rend les questions fermées si peu aptes à être commentées par *déjà* mémoriel, et les questions ouvertes si disposées à accepter ce commentaire? C'est ce que nous allons maintenant examiner.

3.5 *Déjà mémoriel et l'opposition question ouverte vs question fermée*

On peut décrire les questions ouvertes comme des questions portant sur une information qui est représentée dans la proposition sous la forme d'une variable. La réponse attendue consiste à attribuer à cette variable une valeur. Appelons *i* cette valeur, qui n'est autre que l'information demandée, ou l'information vis-à-vis de laquelle une incertitude est exprimée. Jespersen (1924) les appelait pour cette raison des '*x*-questions'. C'est ce *x* que représente le pronom ou l'adverbe interrogatif. Dans la structure informationnelle de l'énoncé interrogatif, il constitue le focus de la question ouverte canonique (Lambrecht et Michaelis, 1998), et fait partie de l'information présupposée par la question. On peut ainsi analyser l'énoncé *Qui a fermé la fenêtre?* comme présupposant 'quelqu'un a fermé la fenêtre' ou 'la fenêtre a été fermée par *x*'. *Quelqu'un / x*, ainsi que les informations susceptibles d'attribuer une valeur à cette variable ont, dans cette structure, un statut de focus.

Les questions fermées portent, quant à elles, sur la validité de la proposition *p* qu'elles expriment ou présupposent. Jespersen (1924) les appelait '*nexus-questions*' ('questions nexales', dans la traduction française de 1971). Elles requièrent de choisir l'une des deux valeurs *p* ou *non-p*, ou une expression modale (*peut-être p*, etc.). La réponse canonique consiste à choisir entre acceptation et rejet, soit l'une des deux formes {*oui / non*}, ou {*non / si*} si la question est une interro-négative. Dans cette fonction, *oui*, *non* et *si* sont des pro-formes de proposition (Berrendonner, 2005). Cependant ces pro-formes présentent la particularité, outre de tenir lieu d'une proposition, d'en sélectionner la polarité positive ou négative. C'est même dans cette sélection – et seulement dans cette sélection – que réside leur apport informationnel, autrement dit l'information *i* demandée (ou vis-à-vis de laquelle une incertitude est exprimée). Le contenu propositionnel affecté par l'une de ces deux modalités est, quant à lui, prorogé anaphoriquement, phénomène habituellement décrit comme un type de présupposition (Levinson, 1983).

Typiquement, les réponses aux questions ouvertes sont des expressions nominales, adjectivales ou propositionnelles (par ex. des propositions adverbiales). Cf.: – *Qui a fermé la fenêtre?* – *Jean.* / – *Comment ça s'est passé?* – *Très bien.* / *Tu le vois quand, et où?* – *Dans deux jours, à Vienne.* / – *Il sera de quelle couleur?* – *Rouge.* / *Pourquoi l'a-t-il dit?* – *On a fait pression sur lui.* etc. Ce sont donc toujours des expressions porteuses d'une information dénotationnelle, lexicale ou propositionnelle. Il en va différemment des questions fermées, car leur réponse est une pure modalité, située sur un axe allant de l'acceptation au rejet. Il s'agit certes là d'une 'information', mais en elle-même ininterprétable sans le support du contenu propositionnel sur lequel elle porte. Privée de ce contenu, des réponses comme *oui*, *non*, *peut-être*, *probablement*, etc. ne produisent, de fait, aucune information utilisable.

En un mot, la réponse requise par les questions fermées est un syncatégorème, tandis que celle requise par les questions ouvertes est un catégorème, au sens où ces termes sont utilisés par Kleiber (1981 : 39 sqq). On notera que dans la tradition anglo-saxonne, les questions ouvertes sont également appelées 'information questions', ce qui est pratiquement une façon de caractériser les questions fermées comme non informationnelles. L'information *i* requise par les questions fermées est donc d'une tout autre nature que celle requise par les questions ouvertes.

Revenons maintenant à *déjà* mémoriel. L'effet sémantique littéral de cet adverbe est, comme nous l'avons vu, de produire à propos de la question une sorte de commentaire indiquant que l'information *i* demandée était antérieurement connue du questionneur et a été inopinément oubliée. L'hypothèse que nous formulerons ici est que les faits de compatibilité et d'incompatibilité observés plus haut concernent d'une part cette valeur d'oubli exprimée par *déjà*, d'autre part le type d'information requise par la question. L'idée est la suivante: alors que la notion d'oubli (du moins son expression) est parfaitement compatible avec l'information catégorématique caractéristique des questions ouvertes, elle est en revanche plus difficilement conciliable avec une information syncatégorématique. A cet égard, ce n'est sûrement pas un hasard si, dans les interactions quotidiennes, une proportion aussi importante de *déjà* mémoriels sont associés à la recherche d'un nom propre, d'un lexème ou d'une expression, comme nous l'avons observé plus haut, section 3.1.

Il convient encore de préciser que cette incompatibilité ne doit pas être considérée, selon nous, comme absolue.⁷ Il s'agit, au plus, d'une tendance générale lorsqu'il s'agit de signifier l'oubli. Elle se manifeste quantitativement par le fait que *déjà* mémoriel est utilisé massivement dans les questions ouvertes, et rarement dans les questions fermées, comme nous l'avons établi.

4. ASPECTS SOCIO-INTERACTIONNELS

Jusqu'ici, nous avons décrit l'effet sémantique associé à *déjà* mémoriel comme un commentaire faisant de la question une demande de rappel. Cette description, quoique donnant une idée correcte de l'effet sémantique observé, présente l'inconvénient de surévaluer le sens littéral et de faire l'impasse sur les rendements pragmatiques de ces formulations. Or, pour mettre au jour ces rendements, il est

⁷ Cette précision est importante, l'un des relecteurs du présent article nous ayant signalé l'exemple suivant de question fermée, vraisemblablement forgé: *Je ne me souviens plus très bien: la révolution russe, c'était en 1917, déjà?* Cet exemple tout à fait plausible ne fait que confirmer qu'il n'y a pas incompatibilité totale entre *déjà* mémoriel et les questions fermées. Mais il suggère également que le rapport entre *déjà* et les questions fermées mériterait en soi une étude détaillée. On constate en effet que, dans cet exemple, la question est sémantiquement proche d'une question alternative (cf. *c'était en 1917 ou en 1918?*), voire d'une question ouverte (cf. *c'était quand, déjà?*). Du moins, elle s'écarte quelque peu de questions fermées prototypiques comme: *est-ce qu'elle a retrouvé ses clés?*, où la probabilité de rencontrer *déjà* mémoriel est, selon nous, faible.

nécessaire de se pencher sur les tenants et les aboutissants pragmatiques des questions en général.

L'environnement pragmatique des questions se caractérise en principe par des présuppositions. Comme on le sait, ces présuppositions varient selon que la question est ouverte, fermée ou alternative (pour une description générale, voir Lyons, 1977, et Levinson, 1983). Elles sont normalement assumées par l'énonciateur de la question et ne sont pas détachables de l'énonciation de celle-ci. En outre, l'environnement pragmatique des questions se caractérise également par certaines présomptions inférées de la situation même d'interaction induite par l'acte de question ou par l'expression de l'incertitude. Ce sont ces présomptions qui vont plus particulièrement nous intéresser ici. Elles sont inférées par les partenaires impliqués par l'énonciation de la question et concernent, pour les plus importantes, l'état des connaissances de ceux-ci relativement à une certaine information: celle-là même dont s'enquiert l'énonciateur de la question, à savoir *i*.

Une première présomption, en quelque sorte triviale, est que l'énonciateur n'a pas la connaissance de *i*. Une seconde présomption, non moins triviale (du moins quand la question est une demande d'information) est que du point de vue de l'énonciateur, l'énonciataire est susceptible, quant à lui, d'avoir la connaissance de *i*, du moins de réagir avec pertinence à l'absence de connaissance exprimée par l'énonciateur. On peut considérer que de ces deux présomptions dépend la pertinence de l'acte de question, du moins quand il est interactionnel. On sait que Searle (1969) a fait de ces présomptions une condition préalable des questions. Nous utilisons ici le terme de 'présomption' en écho à Levinson (2000).⁸

Comme on peut le supposer, le degré de confiance accordé à ces deux présomptions n'est en général pas total. On sait d'ailleurs que, dans certaines circonstances, l'une ou l'autre peut être annulée. Il en va ainsi, par exemple, lorsqu'un examinateur adresse une question à un candidat lors d'un examen.

Relativement à ce qui vient d'être décrit, les questions commentées par *déjà* mémoriel modifient la première de ces présomptions. Elles indiquent en effet, littéralement, à la fois que l'énonciateur n'a pas actuellement la connaissance de *i*, et qu'il a eu cette connaissance antérieurement. Concernant ces questions, on peut donc rendre compte de cette première présomption au moyen de deux propositions, dont l'une a, vis-à-vis de l'autre, un statut de commentaire. On désignera respectivement par P_{act} ('act' comme actuel) et P_{ant} ('ant' comme antérieur) ces deux propositions:

- P_{act} concerne donc l'état de non-connaissance de *i* dans lequel se trouve actuellement le questionneur; soit: 'l'énonciateur n'a pas actuellement la connaissance de *i*';

⁸ De ces deux présomptions, la seconde rend compte de la dimension proprement interactionnelle des questions. La première concerne plus particulièrement leur dimension 'modale', à savoir le fait qu'énoncer une question consiste à 'extérioriser un doute', selon la formulation de Lyons (1980: 373). Dans son étude sur les questions en français, Hansen (2001: 467) a proposé, sous la forme de deux propriétés, une caractérisation des questions fermées qui implique une distinction analogue.

- P_{ant} concerne l'état de connaissance de *i* dans lequel se trouvait antérieurement le questionneur; soit: 'l'énonciateur a eu antérieurement la connaissance de *i*'.

A cette double présomption peuvent être associées diverses conséquences socio-interactionnelles. A notre connaissance, seule Hansen (2000, 2008) a mentionné cet aspect proprement sociolinguistique du problème, en évoquant les notions de 'politesse' et de 'face'. On en trouve également une brève mention dans Kerbrat-Orecchioni (2005: 193). Ces conséquences socio-interactionnelles varient évidemment selon les circonstances dans lesquelles la question est produite. On peut distinguer schématiquement trois circonstances, en fonction du degré de confiance que l'énonciateur de la question accorde à P_{act} et P_{ant} . Ces circonstances donnent lieu à trois environnements pragmatiques susceptibles de produire des conséquences socio-interactionnelles distinctes. Soit:

- C1. La question est produite dans des circonstances telles que, pour l'énonciateur, P_{act} et P_{ant} méritent un taux de confiance élevé. La question est alors reçue comme une vraie demande de rappel.
- C2. La question est produite dans des circonstances telles que, pour l'énonciateur, P_{act} mérite un taux de confiance élevé, mais non P_{ant} . Cette situation peut se produire par exemple si certains éléments portent l'énonciateur à penser que l'énonciateur n'a, de fait, jamais eu la connaissance de *i* (alors même que la question se présente sous la forme d'une demande de rappel).
- C3. La question est produite dans des circonstances telles que, pour l'énonciateur, P_{act} ne mérite aucune confiance. L'énonciateur est donc conduit à penser que, en dépit du fait qu'il s'enquiert de *i*, l'énonciateur a, de fait, la connaissance de *i*.

Examinons les conséquences pragmatiques de chacune de ces circonstances.

Circonstance C1

Dans le cas C1, les présomptions auxquelles conduit la formulation de la question sont par définition conformes aussi bien à P_{act} qu'à P_{ant} . Toutefois, en dépit de cette transparence, divers rendements pragmatiques peuvent être associés à ce type de circonstance. Imaginons par exemple que la demande de *i* soit adressée pour la seconde fois au même énonciateur (qui a donc déjà répondu à cette question), et qu'entre-temps l'énonciateur ait oublié *i* (cas prototypique de C1). Dans cette circonstance particulière, poser pour la seconde fois la même question peut paraître quelque peu insistant, voir malpoli, ou encore laisser entendre à l'énonciateur qu'il n'a pas été écouté. Dans ce contexte particulier, indiquer explicitement qu'il y a eu oubli, c'est du même coup justifier que la question soit à nouveau posée, manœuvre dotée de vertus atténuatives et relevant donc de la politesse, comme l'a noté Hansen (2008). Dans les termes de la socio-pragmatique de Brown et Levinson (1982), on dirait que la formulation permet de ménager la face négative de l'énonciateur (par une justification de la question), ainsi que la face positive de l'énonciateur (compte tenu du fait qu'un aveu d'oubli est moins stigmatisant qu'un

aveu de non-connaissance).⁹ Dans le cas où l'énonciateur n'aurait fait que feindre l'oubli, et n'aurait par conséquent jamais eu la connaissance de *i*, ces rendements n'en seraient pas fondamentalement affectés.

On notera que dans la circonstance C₁, *déjà* ne fait parfois que confirmer une évidence situationnelle. C'est le cas dans le premier exemple donné dans cet article (*Nous en étions où, déjà?*): d'une part, en effet, il va de soi ici que l'énonciateur de la question a su à un certain moment à quel point en était arrivé la conversation; d'autre part, le fait même de poser la question indique qu'il a oublié cette information. L'adverbe ne fait donc ici qu'expliciter une information triviale car inférable du contenu même de la question. Ce phénomène est peut-être un indice d'une grammaticalisation des rendements socio-interactionnels de *déjà* mémoriel.

Circonstance C₂

Rappelons que dans C₂, certains éléments conduisent l'énonciataire à penser que l'énonciateur de la question, non seulement n'a pas la connaissance de *i*, mais n'a en réalité jamais eu cette connaissance, ce qui revient à accorder peu de crédit à P_{ant}.

On conçoit assez aisément l'interprétation que l'énonciataire peut donner de cette demi-vérité ('demi', car P_{act} n'est pas affecté): si l'énonciateur de la question a travesti son ignorance en oubli, c'est que cette manœuvre lui permet d'éviter un aveu d'ignorance pure et simple. Beaucoup plus clairement que dans le cas de C₁, est donc à l'œuvre ici le principe selon lequel admettre un oubli vaut mieux qu'admettre une non-connaissance. La présence de *déjà* mémoriel permet alors d'atténuer la menace que la question fait peser sur la face positive du questionneur.

Circonstance C₃

C₃ se caractérise par le fait que l'énonciataire est amené à penser que l'énonciateur a en réalité la connaissance de *i*, en dépit même du fait qu'il paraît s'en enquérir.

⁹ Cf. cette remarque de Kerbrat-Orecchioni (2005: 193): 'un adverbe comme *déjà*, dans l'énoncé *Comment vous appelez-vous déjà?*, a pour principale fonction de rendre plus anodin cet oubli dommageable pour les deux faces en présence, en le présentant comme une amnésie passagère du locuteur'. Les notions de face positive et de face négative sont bien connues, mais il peut être utile d'en rappeler ici le contenu. Ces notions ont été développées par Brown et Levinson (1987) à partir de ce que Goffman (1974) appelait le 'face-work' ('travail de la face'). Le terme de 'face' doit être entendu ici à peu près dans le sens qu'il a dans des expressions comme 'perdre la face' ou 'sauver la face'. La face négative est le territoire du moi, englobant le territoire corporel et langagier, mais aussi les biens matériels et symboliques du sujet social. La face positive est l'image que le sujet social donne ou souhaite donner de lui-même dans l'interaction. A partir de ces deux notions, Brown et Levinson ont développé une théorie de la politesse fondée sur le fait que certains actes langagiers peuvent être menaçants pour l'une ou l'autre des faces négative ou positive de l'énonciateur ou de l'énonciataire, et sont donc systématiquement accompagnés de marqueurs d'atténuation. Dans le but de compléter ce modèle, Kerbrat-Orecchioni (1997, 2005) a proposé d'introduire, symétriquement à la notion d'acte menaçant la face, celle d'acte valorisant ou gratifiant pour la face ('face enhancing acts' ou 'face flattering acts').

Il y a donc ici contradiction entre une présomption ordinairement attachée aux actes de question, et ce que les circonstances peuvent amener l'énonciataire à croire concernant les connaissances du questionneur. Ce paradoxe pragmatique trouve lui aussi sa résolution au niveau socio-interactionnel. En effet, de même qu'une connaissance déclarée peut passer pour un symptôme d'immodestie, de même une ignorance feinte peut être reçue pour une manifestation de modestie. C'est donc ici encore, en termes goffmaniens, la face positive de l'énonciateur qui se trouve 'rehaussée' par cette manœuvre. De façon complémentaire, l'énonciataire peut trouver dans C₃ une opportunité pour faire valoir la connaissance qu'il a de *i* (s'il a cette connaissance); le cas échéant, sa propre face positive s'en trouvera elle aussi rehaussée.

Ces analyses résultent de l'application, d'une part du système de présomptions attaché aux questions, d'autre part des trois circonstances que ce système nous a conduit à distinguer. Les conséquences sociolinguistiques que nous en avons tirées analytiquement, quel qu'en soit leur intérêt, ne doivent cependant pas nous faire oublier que la distinction de C₁, C₂ et C₃ ne devrait pas être comprise comme un donné situationnel objectif, stable et préalable à la formulation de la question. Le choix, comme cadre interprétatif de la question, de l'une ou l'autre de ces circonstances est lui-même un fait interprétatif et l'aboutissement d'un processus inférentiel complexe, fondé sur divers indices situationnels. En effet, les présomptions concernant les états de connaissance sont essentiellement instables et sans cesse sujettes à révision, de sorte que leurs conséquences socio-interactionnelles sont elles-mêmes instables voire diffuses. Par exemple, l'énonciataire peut fort bien être amené à accorder un certain crédit à C₂ (i.e. à penser que l'énonciateur de la question n'a, de fait, jamais eu la connaissance de *i*), et en même temps accorder momentanément à l'énonciateur le bénéfice du doute (ce qui revient simultanément à envisager comme possible C₁ également, alors que les P_{ant} de C₁ et C₂ ont des valeurs théoriquement opposées). En pareil cas, il sera porté à voir dans la question commentée par *déjà* une double visée atténuative: d'une part, parce qu'elle ménage sa face négative, d'autre part parce qu'elle ménage, voire 'rehausse' la face positive du questionneur. On voit par là que, loin de perturber l'interaction, une certaine 'confusion' pragmatique profite en réalité à tout le monde!

On sait que l'une des fonctions des questions est, non de s'enquérir d'une certaine information auprès d'un énonciataire, mais de manifester une incertitude ou l'absence d'une certaine connaissance. Concernant notre problème, force est de constater que la différence est parfois minime entre une incertitude réelle et une incertitude simulée. Examinons toutefois les exemples suivants:

- (36) on m'a dit que vous êtes communiste par . . . comment, **déjà**? Dignité. C'est vrai? (Malraux, 1933, F)
- (37) Je ne suis pas sûr que vous puissiez comprendre, mon ami. Vous êtes trop . . . comment dit-on, **déjà**? Petit? Petite et moyenne entreprise, c'est ça? (Gary, 1975, F)

Dans l'extrait (36), l'énonciateur donne à croire qu'il n'est plus très sûr du terme au moyen duquel certains membres du parti communiste qualifient, ou qualifiaient, les raisons de leur engagement politique (cf. *par dignité*). Or il est évident ici, nous semble-t-il, que cet 'oubli' est simulé, et que cette simulation est avant tout destinée à produire divers sous-entendus (par exemple concernant l'attitude de l'énonciateur vis-à-vis de ce parti, de son idéologie, de sa rhétorique, etc.). La même distance critique est vraisemblablement exprimée dans l'extrait (37), même si c'est probablement autant la forme que le sens de l'expression *petite et moyenne entreprise* qui est ici concerné. Dans ces deux exemples, l'expression (simulée) de l'incertitude fonctionne aussi comme un symptôme (simulé) d'hésitation.

5. CONCLUSION

Nous avons analysé, dans cet article, deux aspects du fonctionnement de l'adverbe *déjà* quand il est utilisé pour signifier l'oubli (*déjà* 'mémoriel'): d'une part, son rapport complexe aux questions; d'autre part, les conséquences pragmatiques, plus particulièrement socio-interactionnelles, que produit l'indication de l'oubli quand elle est associée à une question.

S'agissant du rapport de *déjà* mémoriel aux questions, deux types de résultats ont été obtenus. Le premier concerne le contenu même des questions, plus exactement la nature de l'information requise, ou vis-à-vis de laquelle une incertitude est exprimée. De nombreux travaux ont montré que *déjà* mémoriel se rencontre massivement dans les questions ouvertes; mais ce que nos résultats indiquent, c'est que dans ce type de question, l'information dont s'enquiert l'énonciateur concerne, dans plus de 50% des cas, soit un nom propre, soit un mot ou une expression. *Déjà* mémoriel paraît ainsi fortement associé à la recherche d'une forme langagière (par opposition à un 'contenu' informationnel).

Le second résultat concerne le rapport privilégié que cet adverbe entretient avec les questions ouvertes; ou, ce qui revient au même, sa relative incompatibilité avec les questions fermées. Sur ce point nos données indiquent que, contrairement à ce qui a parfois été écrit, il n'est pas vrai que *déjà* mémoriel soit incompatible avec les questions fermées. Ils confirment, en revanche, que les cas où il commente une question fermée sont fortement minoritaires. La question se pose donc de savoir quel est l'explication de cette différence. L'hypothèse que nous avons proposée concerne le rapport entre la signification d'oubli produite par *déjà* mémoriel, et le type d'information requise par les questions ouvertes et fermées. L'information requise par les questions ouvertes est catégorématique (dénotationnelle, lexicale, propositionnelle), tandis que celle requise par les questions fermées est typiquement syncatégorématique. Notre hypothèse est que c'est précisément cette différence qui explique les résultats observés: la notion d'oubli associée à *déjà* mémoriel est idéalement compatible avec une information catégorématique; elle résiste en revanche à porter sur une information syncatégorématique.

Les incidences socio-interactionnelles associée à *déjà* mémoriel concernent elles aussi la notion d'oubli. Fondamentalement, la question est ici la suivante:

quel intérêt les partenaires d'une interaction peuvent-ils tirer d'une question présentée sous la forme d'une demande de rappel? Pour analyser ce problème, nous sommes partis du constat suivant lequel *déjà* mémoriel modifie les présomptions ordinairement attachées aux questions, notamment celle selon laquelle l'énonciateur de la question n'a pas la connaissance de l'information dont il s'enquiert (ou est dans un état d'incertitude relativement à cette information). Les présomptions attachées aux questions commentées par *déjà* nous ont conduit à distinguer trois circonstances types, selon le degré de confiance accordé par l'énonciateur à ces présomptions. Cette distinction nous a permis d'éclairer les mécanismes socio-interactionnels déclenchés par *déjà* mémoriel. Pour leur description, nous avons recouru à la notion classique de face telle qu'elle a été élaborée dans la tradition sociolinguistique goffmanienne et post-goffmanienne.

Tout au long de ce travail, nos analyses ont été fondées sur des données écrites. Il s'agit là évidemment d'une lacune, tout particulièrement en ce qui concerne le volet sociolinguistique de cet article. Concernant le premier volet, il est clair que nos résultats, notamment ceux touchant à la distinction entre questions ouvertes et fermées, ne pourraient que gagner à être confrontés également à des données orales conversationnelles. Il est possible, par exemple, que les données 'littéraires' qui ont été utilisées ici donnent une vision quelque peu caricaturale de l'emploi de *déjà* mémoriel. 'Caricaturale', au sens où les dialogues qu'on rencontre dans ce type de texte sont par définition des simulations de dialogues et, à ce titre, sont susceptibles de reproduire, voire d'amplifier, les représentations que les sujets parlants (en l'occurrence les auteurs) se font des pratiques langagières.

Adresse de l'auteur:

Denis Apothéloz

Université de Lorraine

Département des Sciences du langage

23, bd Albert-1^{er}, B.P. 33-97

54015 Nancy (France)

e-mail: denis.apotheloz@univ-lorraine.fr

Homepage: <http://denis.apotheloz.perso.sfr.fr/>

RÉFÉRENCES

- Apothéloz, D. (2012). La concurrence du passé composé et du passé surcomposé dans l'expression de la valeur de parfait d'expérience. In: L. de Saussure et A. Rihs (éds), *Études de sémantique et pragmatique françaises*. Berne: Peter Lang, pp. 39-65.
- Apothéloz, D. et Nowakowska, M. (2011). *Déjà* en emploi justificatif. In: G. Corminboeuf, M.-J. Béguelin (éds), *Du système linguistique aux actions langagières. Mélanges en l'honneur d'Alain Berrendonner*. Bruxelles: De Boeck-Duculot, pp. 249-261.
- Apothéloz, D. et Nowakowska, M. (2013). «*Déjà*» et le sens des énoncés. *Cahiers Chronos*, 26: 355-386.

- Berrendonner, A. (2005). Question et mémoire discursive. In: C. Rossari, A. Beaulieu-Masson, C. Cojocariu et A. Razgouliaeva (éds), *Les états de la question*. Québec: Ed. Nota Bene, pp. 147–171.
- Blanche-Benveniste, C., Bilger, M., Rouget, C., van den Eynde, K. et Mertens, P. (1990). *Le français parlé. Études grammaticales*. Paris: Éditions du C.N.R.S.
- Brown, P. et Levinson, S.C. (1987). *Politeness. Some Universals in Language Use*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Buchi, E. (2007). Approche diachronique de la (poly)pragmaticalisation de français déjà. In: D. Trotter (éd.), *Actes du XXIV^e Congrès international de Linguistique et de Philologie Romanes*. Tübingen: Niemeyer, pp. 251–264.
- Fónagy, I. (1982). *Situation et signification*. Amsterdam: J. Benjamins.
- Franckel, J.-J. (1989). *Étude de quelques marqueurs aspectuels du français*. Genève: Droz.
- Franckel, J.-J. (1990). “Ce qui est fait n’est plus à faire”. Aspect et téléonomie. In: M. Charolles, S. Fischer et J. Jayez (éds), *Le discours: représentations et interprétation*. Nancy: Presses Universitaires de Nancy, pp. 181–198.
- Fuchs, C. (1988) *Encore, déjà, toujours*: de l’aspect à la modalité. In: N. Tersis et A. Kihm (éds), *Temps et aspects. Actes du colloque CNRS, Paris, 24–25 octobre 1985*. Louvain: Peeters, Paris: SELAF, pp. 136–148.
- Goffman, E. (1974). *Les rites d’interaction*. Paris: Minuit.
- Grevisse, M. (1988). *Le bon usage*. Paris-Gembloux: Duculot.
- Hansen, M.-B.M. (2000). La polysémie de l’adverbe déjà. *Études romanes*, 47: 157–177.
- Hansen, M.-B.M. (2001). Syntax in interaction. Form and function of yes/no interrogatives in spoken standard French. *Studies in Language*, 25/3: 463–520.
- Hansen, M.-B.M. (2002). From aspectuality to discourse marking: The case of French déjà and encore. *Belgian Journal of Linguistics*, 16: 23–51.
- Hansen, M.-B.M. (2008). *Particles at the Semantics / Pragmatics Interface: Synchronic and Diachronic Issues. A study with special reference to the French phasal adverbs*. Howard House (UK): Emerald.
- Hoepelman, J. et Rohrer, C. (1980). *Déjà, encore* et les temps du passé en français. In: J. David et R. Martin (éds), *La notion d’aspect*. Metz: Centre d’Analyse syntaxique de l’Université de Metz, pp. 119–143.
- Jespersen, O. (1924). *The Philosophy of Grammar*. London: George Allen and Unwin. Trad. franç.: *La philosophie de la grammaire*. Paris: Minuit, 1971.
- Kerbrat-Orecchioni, C. (1997). A multilevel approach in the study of talk-in-interaction. *Pragmatics*, 7/1: 1–20.
- Kerbrat-Orecchioni, C. (2005). *Le discours en interaction*. Paris: Armand Colin.
- Kleiber, G. (1981). *Problèmes de référence: descriptions définies et noms propres*. Université de Metz: Centre d’Analyse Syntaxique (Recherches linguistiques 6).
- König, E. (1977). Temporal and non-temporal uses of ‘noch’ and ‘schon’ in German. *Linguistics and Philosophy*, 1: 173–198.
- Lambrecht, K. (1994). *Information Structure and Sentence Form*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Lambrecht, K. and Michaelis, L.A. (1998). Sentence accent in information questions: default and projection. *Linguistics and Philosophy*, 21: 477–544.
- Levinson, S.C. (1983). *Pragmatics*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Levinson, S.C. (2000). *Presumptive Meanings*. Cambridge, MA: The MIT Press.
- Lyons, J. (1977). *Semantics, II*. Cambridge: Cambridge University Press. Trad. franç.: *Sémantique linguistique*. Paris: Larousse, 1980.

- Martin, R. (1980). *Déjà et encore*: de la présupposition à l'aspect. In: J. David et R. Martin (éds), *La notion d'aspect*. Université de Metz: Centre d'Analyse Syntaxique, pp. 167–179.
- McCawley, J.D. (1971). Tense and time reference in English. In: C.J. Fillmore and D.T. Langendoen (eds), *Studies in Linguistic Semantics*. New-York: Holt, Rinehart and Winston, pp. 96–113.
- Mertens, P. (1990). Intonation. Chapitre 4 de Blanche-Benveniste et al. (1990), pp. 159–176.
- Métrich, R., Faucher, E. et Albrecht, J. (à par.). Dictionnaire français-allemand des 'mots du discours'.
- Michaelis, L.A. (1996). On the use and meaning of *already*. *Linguistics and Philosophy*, 19: 477–502.
- Morency, P. (2009). *Déjà*: un marqueur procédural de subjectivation. *Travaux neuchâtelois de linguistique (TRANEL)*, 51: 19–43.
- Muller, C. (1975). Remarques syntactico-sémantiques sur certains adverbes de temps. *Le Français moderne*, 43: 12–38.
- Nowakowska, M. et Apothéloz, D. (2011). Note sur l'adverbe temporel *już* et ses correspondants français. *Cognitive Studies / Etudes cognitives*, 11: 13–30.
- Nøjgaard, M. (1992–95). *Les adverbes français. Essai de description fonctionnelle*, 3 vol. Copenhagen: Munksgaard.
- Paillard, D. (1992). *Déjà* et la construction de l'énoncé. *L'Information grammaticale*, 55: 33–37.
- Paillard, D. (s.d.). *Déjà*: adverbe ou marqueur discursif? Communication présentée au colloque *Chronos 6*, Genève, 2004. Document non publié, téléchargeable à l'adresse: <http://www.llf.cnrs.fr/Gens/Paillard/dejaPaillardChronos6.pdf>
- Searle, J.R. (1969). *Speech Acts. An Essay in the Philosophy of Language*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Squartini, M. (2013). From TAM to discourse: the role of information status in North-Western Italian *già* 'already'. In: L. Degand, B. Cornillie and P. Pietrandrea (a cura di), *Discourse markers and modal particles. Categorization and Description*. Amsterdam, Philadelphia: J. Benjamins, pp.163–190.
- Squartini, M. (à par.). The pragmaticalization of 'already' in Romance: from discourse grammar to illocution. In: C. Ghezzi and P. Molinelli (eds), *Discourse and Pragmatic Markers from Latin to Romance Languages*. Oxford: Oxford University Press.
- Tahara, I. (2006). Adverbes temporels et point de vue: le cas de *déjà* et *bientôt*. *Travaux neuchâtelois de linguistique (TRANEL)*, 45: 99–113.
- Välikangas, O. (1982). La notion de 'déjà' et les mots qui servent à la rendre dans quelques langues européennes. *Neuphilologische Mitteilungen*, 83/4: 371–404.
- Välikangas, O. (2004). *Wie heißt er schon? – Comment s'appelle-t-il déjà?* Zur Problematik der Erinnerungsfragen. In: I. Hyvärinen, P. Kallio et J. Korhonen (Hrsg.), *Etymologie, Entlehnungen und Entwicklungen*. Mémoires de la Société Néophilologique de Helsinki 63, pp. 423–437.
- Van der Auwera, J. (1993). 'Already' and 'still': beyond duality. *Linguistics and Philosophy*, 16: 613–653.